

## Brest et la Russie sous la Troisième République

En dépit de leur éloignement, Brest et la Russie ont toujours entretenu, au cours des siècles, des liens justifiés par la fonction militaire du port du Ponant. Dès 1716, le tsar Pierre Le Grand y envoya quatorze de ses gentilhommes pour profiter de l'enseignement donné alors aux gardes de la marine (1). En 1782, c'est le futur tsar Paul 1<sup>er</sup> qui vint visiter l'arsenal, sous le nom de comte du Nord (2). Sous Napoléon III, et en dépit de la guerre de Crimée, le grand-duc Constantin, séduit par l'essor de la ville, y fut reçu officiellement (3).

Toutefois, ces échanges, banals dans un port de guerre, ne tardent pas à revêtir une importance symbolique en raison de la situation internationale. En effet, après la guerre de 1870, la politique bismarckienne tend à isoler la France vaincue, mais présumée revancharde, et à neutraliser la Russie en la liant à l'Autriche-Hongrie. Le chancelier de fer y parvient en 1873 avec la signature de l'Entente des Trois Empereurs. La diplomatie française ne reste pas inactive et, en avril 1875, dans la crise qui oppose la France et l'Allemagne à propos du redressement militaire français, c'est l'intervention du tsar Alexandre II auprès de Guillaume 1<sup>er</sup> qui écarte toute menace d'agression allemande. Aussi, quand du 8 au 14 juillet 1875 la frégate russe *Svetlana*, commandée par le grand-duc

(1) Augustin JAL, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Paris, Plon, 1867, p. 635-637.

(2) Annie HENWOOD, « En juin 1782, Brest reçoit le fils du tsar »... dans *Cahiers de l'Iroise*, 1982, p. 21-24.

(3) Après la guerre de Crimée (1854-1856), Napoléon III était favorable à un rapprochement avec la Russie d'Alexandre II. Le grand duc Constantin, reçu à l'Élysée, s'était embarqué à Bordeaux sur le yacht impérial la *Reine Hortense* qui le mena à Lorient puis à Brest où il resta du 25 au 28 mai 1857. Il assista à la mise à l'eau de la frégate l'*Ardente*, visita le port, le nouvel hôpital de la marine, les divers ateliers. Il remit 1 000 F au maire pour les pauvres de la ville, fit offrir à Léon Chic, chef de la musique des équipages, une bague en diamants, laissa 300 F pour les musiciens. Le journal *L'Océan* qui relate ces faits, ajoute que la desserte du buffet du prince a été distribuée entre les asiles des vieillards et Poul ar Bachet... En 1859, la Russie et la France s'alliaient contre l'Autriche.

Alexis, mouille sur rade, les autorités multiplient les prévenances pour offrir un séjour agréable à leur hôte. Reçu par l'amiral Méquet, préfet maritime, il visite les installations du port, invite les notables à son bord pour un dîner agrémenté de danses russes exécutées par l'équipage, assiste à une représentation au théâtre. Les officiers de la *Svetlana* sont reçus dans les salons de l'hôtel Lamarque pour un punch où l'on fraternise. A l'issue de ces journées, on pouvait lire dans *Le Moniteur de la flotte* : « L'accueil qui a été fait et la façon toute cordiale avec laquelle le prince et son état-major y ont répondu, témoignent des sentiments de sympathie réciproque qui existent entre les deux nations » (4). Conclusion hâtive quand on connaît l'opinion du tsar sur la République française !

Un an plus tard, les 20 et 21 août 1876, on « sympathise » encore un peu plus à Brest lors de l'escale de la corvette *Bogatyr*. Les officiers russes sont conviés à participer aux régates qui se déroulent alors. « Si leurs marins, fatigués du voyage et moins entraînés à ce genre d'exercice, ne sont pas arrivés à vaincre nos infatigables rameurs, ils n'en ont pas moins fait preuve d'une énergie peu commune » commente *Le Moniteur* qui évoque les toasts réciproques que se sont portés les marins. « France et Russie sont deux grandes nations dont les peuples sont instinctivement sympathiques l'un à l'autre » (5).

Les années passent, pendant lesquelles Bismarck joue des alliances pour assurer l'hégémonie allemande en Europe. En France, on veut croire à l'amitié russe. Aussi, quand après l'assassinat de son père (13 mars 1881), Alexandre III monte sur le trône impérial, *Le Finistère*, journal républicain, se réjouit-il de ses opinions supposées anti-allemandes : « Le nouvel empereur de Russie est un adversaire irréconciliable de l'Allemagne... Tout jeune déjà, il manifestait une aversion profonde pour ce pays... » (6). En réalité le tsar s'empresse de renouveler le traité des Trois Empereurs dès le 18 juin 1881. Dans la presse française, l'isolement de la République n'est évoqué que pour être nié et des manifestations de sympathie sont montées en épingle, telle une fraternisation franco-russe à Toulon en 1886 lors du départ d'un navire pour le Tonkin (7). Peu à peu les faits semblent donner raison à l'optimisme français : en 1887, Alexandre III, mécontent des progrès autrichiens dans les Balkans, hésite à renouveler le traité des Trois Empereurs. Bismarck réussit cependant à lui faire signer un traité secret dit de

(4) *Le Moniteur de la flotte*, 18 juillet 1875.

(5) *Ibid.*, 27 août 1876.

(6) *Le Finistère*, 23 mars 1881.

(7) *Ibid.*, 27 novembre 1886.

« contre-assurance ». La France n'a jamais été aussi isolée, même si le système bismarkien est fragile.

A Brest, en septembre 1889, le cuirassé russe *Minim* fait une courte escale. Les marins reçoivent un accueil chaleureux de la part de la population. Au théâtre, passage obligé pour les hôtes de la ville, avant d'attaquer l'ouverture des *Mousquetaires*, l'orchestre exécute l'hymne russe et les officiers russes réclament bien sûr *La Marseillaise*. Suivent des réceptions réciproques, en particulier celle que les officiers du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine offrent au Café de Paris, où a lieu un incident rapporté par le commissaire de police : « Quelques centaines de personnes étaient réunies devant le Café de Paris et poussèrent les cris de « Vive la Russie, à bas l'Allemagne ». On prétend que les officiers russes ont aussi proféré ce dernier cri » (8).

Le 9 novembre 1890, la tempête oblige le *Minim* qui se rendait de Cherbourg à Madère, à mouiller en rade de Camaret. Victime d'avaries, il fait donc une escale imprévue à Brest du 11 au 25 novembre. Tous les soirs des curieux se rassemblent pour entendre la prière des marins russes. Le commandant Birileff offre un grand déjeuner au cours duquel « la plus grande cordialité a régné et de nombreux toasts ont été portés à la continuation de l'amitié qui existe entre la Russie et la France » (9). Le séjour du *Minim* se prolongeant, on fait apprendre l'hymne russe aux mousses de l'*Austerlitz*. « Les Russes se montrèrent très touchés de cette délicate attention : eh bien, maintenant, faites chanter *La Marseillaise* ! Les mousses ne savaient pas l'hymne national français. Ce petit incident se passe de commentaire... » (10)

Cependant la situation internationale change. La démission de Bismark, le 18 mars 1890, va permettre un véritable renversement des alliances. Le nouvel empereur d'Allemagne Guillaume II s'engage dans une politique antirusse et refuse de renouveler l'alliance avec le tsar. Alexandre III se trouve contraint, malgré ses réticences, à un rapprochement avec la France dont la collaboration financière, matérialisée par les emprunts russes lancés en 1888, lui est indispensable. *Le Finistère* se fait de façon plaisante l'écho de ces changements diplomatiques : « Français et Russes se contentent fleurette à Paris et partout... publie-t-on dans un journal allemand. Les Allemands redoutent de devenir le noyau de cerise pressé entre deux doigts » (11).

(8) Arch. départ. Finistère, 4 M 360, 29 septembre 1889.

(9) *Le Finistère*, 12 novembre 1890 et *La Dépêche de Brest*, 21 novembre 1890.

(10) *Ibid.*, 3 décembre 1890.

(11) *Ibid.* 3 janvier 1891.



Cliché Bibl. nat.

« Les fêtes de Brest. Arrivée des officiers russes à l'hôtel de ville, à l'occasion du banquet ». *Le Monde illustré*, 7 novembre 1891.

En 1891, la marine va jouer un grand rôle sur le plan diplomatique. En effet, la division cuirassée du nord, commandée par l'amiral Gervais, appareille le 19 juin de Cherbourg pour la Baltique dans le cadre d'une croisière d'été. Le prétexte d'une escale à Cronstadt est trouvé : c'est le cinquantième anniversaire de la venue dans ce port d'un bâtiment de guerre français. Cette escale de douze jours ne sera qu'une suite de fêtes somptueuses. Alexandre III, debout et tête nue, écoute sans sourciller l'hymne de la Révolution, *La Marseillaise*. Ce jour-là, comme l'écrit Marc Landry dans *Le Moniteur de la flotte*, « tous les Français ont senti qu'une ère nouvelle commençait pour leur pays. Désormais la France n'était plus seule en Europe. Elle avait bien au-delà de l'Allemagne un ami puissant, venu à elle sans détours, avec la tranquille assurance des forts qui n'ont de compte à rendre à personne » (12). Cette reconnaissance eut un immense retentissement dans l'opinion publique, quoique l'alliance fût loin d'être mise en place, et chaque escale de navire russe devint l'occasion de manifestations d'enthousiasme patriotique.

(12) *Le Moniteur...*, 9 septembre 1893.

A Brest, le 15 octobre 1891, alors que l'escadre de l'amiral Gervais est sur rade, le croiseur *Minim* annonce sa venue : l'occasion est excellente d'associer le héros de Cronstadt et les marins russes. « Le Russe nous est sympathique... » peut-on lire dans *La Dépêche de Brest*, même si « la politique et l'intérêt du moment ont part à ces sentiments » (13). Et quelques jours plus tard : « Il faut fêter les Russes attendus à Brest ; il faut les fêter cordialement, comme de bons et chauds amis qui ont reçu nos marins à Cronstadt dans une explosion d'enthousiasme et que nous sommes bien résolus à entourer dès leur arrivée de la plus chaleureuse sympathie » (14). La municipalité dirigée par Arthur Delobeaume ne pouvait « laisser échapper l'occasion de répondre, dans la mesure de ses ressources, aux manifestations si sympathiques des Russes à l'égard des Français ». Les conseillers sont unanimes pour affirmer que « nulle part en France, on n'a été plus fier que dans notre ville, si patriotique et si maritime, du succès de l'amiral Gervais et que nulle part aussi les officiers et les marins russes ne trouveront une hospitalité plus sympathique et un accueil plus cordial » (15). Un comité des fêtes se constitua immédiatement.

En réalité, deux navires russes étaient attendus à Brest : le *Minim* et le *Dmitri-Donskoï*. Le premier, venant de Kiel, arriva le 25 octobre à 10 h 30. Dès que la nouvelle s'était répandue en ville, drapeaux français et russes avaient pavoisé les fenêtres. Le temps détestable ne permit pas aux Russes de descendre à terre ce jour-là, mais le lendemain, le commandant Alexis de Birileff, entreprit ses visites officielles : le préfet maritime, le major général, le maire, le sous-préfet, le colonel du génie, le commandant d'armes... En soirée une petite manifestation donne le ton de la rencontre : au Concert parisien, quelques officiers russes se trouvant dans la salle, « les spectateurs ont demandé l'hymne russe et *La Marseillaise* qui ont été écoutés debout, chapeaux bas et ont été bissés aux cris de Vive la Russie, Vive la France ! » (16).

Le mardi 27 octobre les festivités commencèrent. Le soleil daigna se montrer ce qui était de bon augure ! Du côté officiel ce ne fut qu'une succession de visites rendues à bord du *Minim*. Le commandant Birileff offrit le champagne, on but au président Carnot, au tsar puis, après l'arrivée d'une délégation du comité des fêtes, « aux citoyennes de Brest ». Sur le Champ de Bataille, la musique de l'infanterie de marine joua à

(13) *La Dépêche de Brest*, 15 octobre 1891.

(14) *Ibid.*, 18 octobre 1891.

(15) Délibération du conseil municipal du 14 octobre 1891.

(16) *La Dépêche de Brest*, 28 octobre 1891. Sauf exception signalée, tout ce développement a été élaboré à partir du quotidien brestois.

plusieurs reprises les hymnes nationaux. Le soir quelques officiers russes assistaient au théâtre à la représentation de *La Mascotte*.

Le 28, le *Dmitri-Donskoï* arriva de Cherbourg. Dans l'après-midi une centaine de marins débarquèrent pour la première fois, applaudis par la foule et, dans les cafés, on trinqua et on fraternisa à n'en plus finir. Le soir, le comité des fêtes organisa une grande retraite aux flambeaux, de la place Guérin à la caserne Fautras, dans une ville brillamment illuminée. Devant le domicile du maire, la sous-préfecture et la préfecture maritime, le cortège s'arrêta et les musiques jouèrent l'hymne russe et *La Marseillaise* au milieu des applaudissements et des vivats. *La Dépêche* consacre de longs développements à l'événement, rendant hommage à la population brestoise qui a montré « de quelle chaleureuse façon elle entend recevoir ses hôtes ».

Les réjouissances se multiplièrent le lendemain. Dans la matinée le capitaine de vaisseau Hessen, commandant le *Dmitri-Donskoï*, fit ses visites officielles. Par la suite, le commandant en second reçut à bord des délégations du comité des fêtes porteuses d'invitations diverses. Pendant ce temps, les élèves du lycée qui avaient lancé une souscription pour offrir au commandant du *Minim* une statuette de bronze à l'effigie du grand-duc Alexandre, s'embarquaient au pont Gueydon. Il y avait là Feret, Anselin, Wibreck, Oblin et Mesny des classes de mathématiques spéciales et du cours de la marine. Le discours prononcé par Feret fut un hymne à la gloire de la Russie : ...« Votre peuple a déchiré le voile de tristesse à travers lequel nous apparaissait le doux et intrépide visage de la France. Nous savons aujourd'hui qu'elle n'est pas aimée seulement par ses enfants, que d'autres se souviennent de sa gloire. Ces heures d'isolement qui ont assombri le front de nos pères, ne se renouvelleront plus pour nous ; désormais nos études, nos travaux, nos rêves s'ennobliront d'une sérénité inconnue. Soyez remerciés par la jeunesse française à qui vous avez permis de goûter ces jours meilleurs ! » Un élève de primaire, le jeune Fouissac, offrit ensuite un bouquet aux couleurs russes et françaises au commandant qui se déclara très touché... Après un repas à bord, les jeunes gens repartirent avec des cigarettes russes et des écharpes portant le nom du *Minim*.

Au même moment, les officiers marinières offraient un banquet à trente-sept officiers russes à bord de la *Bretagne*. A l'issue du déjeuner, des canonnières emportèrent les convives pour une promenade en rade.

Toutefois le clou de la journée fut la réception offerte par la municipalité aux officiers russes. Dès 18 h 30, la façade de l'hôtel de ville, la cour et les grilles sont illuminées. Sous une tente se tient la musique des équipages de la flotte. La foule se presse, curieuse. A 19 heures arrivent le contre-amiral Gervais et ses officiers. « Quand arrivent quelques minutes

après les officiers des navires russes, les vivats redoublent... » La table est présidée par Arthur Delobea. « Dans la salle c'est un fourmillement de broderies, d'épaulettes, de dorures de toutes sortes. Les visages sont joyeux, la cordialité se lit dans tous les yeux et l'on fait honneur au banquet très bien servi par M. Corniou, de l'hôtel Continental, et dont voici le menu : Bisque, consommé rossolnik, buissons d'écrevisses, croustades de mauviettes à la tsarine, turbot Voronoff, perdreaux à la diplomate, timbale moscovite, filet de bœuf à la Maintenon, punch à la Cronstadt, dindonneaux truffés, cuissot de chevreuil, pâté de foie gras en croûte, salade Demidoff, croûte aux champignons, petits pois à la française, moka, plombière à la souveraine », le tout arrosé de grands crus... A 21 heures vient le moment des toasts. Le maire, le commandant Birileff, Edouard de Kerros, consul de Russie à Brest, prononcent de longs discours. Puis c'est au tour de l'amiral Gervais qui, auréolé du prestige de Cronstadt, est écouté dans un silence religieux. Comme le rapporte *La Dépêche*, « Brest de longtemps n'avait eu pareil spectacle et le cri du patriotisme longtemps contenu a débordé de toutes les âmes ».

Aux sous-officiers et aux marins russes, la municipalité offrit le 30 octobre un punch à la salle de Venise. Le discours du maire rappela le souffle patriotique qui avait couru dans toute la ville « à la pensée de voir nos bons amis de Russie » et la joie de tous à la perspective de les fêter « du plus petit des mousses jusqu'au premier commandant ». Il n'oublia pas la classique allusion à un avenir belliqueux qui verrait les deux nations unies contre le même ennemi. Ses propos déclenchèrent un véritable délire ; les hymnes nationaux furent joués et rejoués sans fin. « C'était à la fois très violent, très ardent, très émouvant et très beau » conclut *La Dépêche*. Quand le commandant Birileff poussa trois « hourrah » et cria trois fois « Vive la France », l'enthousiasme fut à son comble ; les drapeaux qui ornaient la salle furent décrochés et déployés, *La Marseillaise* éclata... Les autorités se rendirent ensuite au théâtre où eut lieu une représentation extraordinaire du *Voyage en Chine*. Chaque commandant de navire russe avait reçu cent places pour son équipage.

Le 31 octobre, la journée fut tout entière consacrée aux réceptions et aux banquets dans tous les quartiers de la ville.

Le 1<sup>er</sup> novembre fut le grand jour du comité des fêtes qui avait organisé un festival mêlant sport et musique. Les principales sociétés musicales du département (la musique municipale de Morlaix, l'Union musicale de Quimper, la musique de l'infanterie de marine) défilent sur le Cours Dajot, en compagnie des pompiers et des enfants des écoles. Sur la place de la Liberté où sont installées des tribunes, les musiques se succèdent entre les courses de cerceaux, d'échasses et de vélocipèdes, les numéros de gymnastes. Les enfants interprètent le *Salut à la Russie*. Le soir l'amiral d'Abel de Librand reçut à la préfecture maritime. Le préfet

maritime, l'amiral Zédé, en congé, ne s'était pas manifesté, provoquant la rancœur des Brestoïses qui ne l'aimaient guère.

Seul restait à Brest le *Minim* : le 31 octobre l'amiral Gervais avait appareillé avec l'escadre du nord et le 1<sup>er</sup> novembre le *Dmitri-Donskoï* reprenait la mer. Les fêtes se poursuivirent néanmoins. Le 3 novembre, il y eut matinée dansante sur le navire russe — « une fête splendide » — suivie d'un nouveau banquet à l'hôtel Continental au cours duquel le maire pria le commandant Birileff d'accepter le titre de citoyen brestoïse. Le 4, au cours du banquet d'adieu, le commandant fut effectivement proclamé citoyen de Brest. Celui-ci put alors s'adresser à ses « chers compatriotes brestoïses ». Son diplôme lui sera adressé le 7 février 1892 (17).

Le 5 novembre, à 14 heures, le *Minim* quittait Brest, emportant les regrets d'une population qui venait de vivre quinze jours de rêve et de folie. La France entière avait partagé ces moments d'ivresse patriotique (18). Parmi les « œuvres » composées pour les circonstances et conservées aux Archives municipales, citons *France et Russie*, poésie d'O. Justice, et les productions d'H. Podeur, instituteur à Pleyben : *Vive le Czar*, *Les marins de la paix*, et *France et Russie* dont voici un extrait :

---

(17) La délibération du conseil municipal en date du 4 décembre 1891 confirme l'honneur accordé au commandant du *Minim* :

« Messieurs, certes tous nos hôtes nous sont chers ; mais il en est un dont l'amitié nous touche plus particulièrement : c'est le commandant de Birileff. Il est, en effet, venu à Brest dans différentes phases de sa carrière : comme aspirant, comme officier de grade inférieur et enfin, l'an dernier et cette année, comme commandant du *Minim*. De tout temps, il a manifesté sa profonde affection pour Brest et ses habitants. Vous savez avec quelle chaleur il nous l'a exprimée dans les réunions où nous nous sommes trouvés pendant les fêtes données aux Russes. Nous répondions déjà de tout cœur à ces sentiments, qui se sont encore accrus par les relations plus rapprochées des deux peuples, surtout depuis Cronstadt. C'est notre amitié qui nous inspirait lorsque, le 4 novembre dans un banquet fraternel où étaient réunis les officiers et marins russes, les citoyens de Brest, et vous-mêmes, Messieurs les Conseillers municipaux, nous avons acclamé dans un grand enthousiasme le commandant de Birileff *citoyen brestoïse*, et nous lui avons donné droit de cité. Je vous propose, aujourd'hui, de le déclarer officiellement, de l'inscrire au procès-verbal de cette séance et de dire que cet ami de la France, et particulièrement de notre ville, est désormais notre concitoyen, que notre délibération lui sera transmise et qu'un diplôme d'honneur lui sera décerné, mentionnant son inscription sur la liste des citoyens brestoïses ».

Des applaudissements accueillent les paroles du maire, auxquelles le Conseil s'associe et, à l'unanimité, décerne au commandant de Birileff le titre de citoyen brestoïse.

(18) Les journaux nationaux, tels *Le Temps*, *L'Univers*, etc. se font longuement l'écho des fêtes brestoïses. Ces jours de fêtes franco-russes coûtèrent 15 000 F à la ville sans compter les innombrables initiatives privées et la générosité des Brestoïses qui souscrivirent pour 8 000 F.

La ligue des Teutons, d'Autriche et d'Italie  
 A reçu le coup de la mort  
 Contre ces alliés la France et la Russie  
 Ont su pactiser un accord.

.....

Si jamais les ligueurs de la triple alliance  
 Allumaient le feu des canons  
 Si promptes que l'éclair la Russie et la France  
 Aligneront leurs bataillons  
 Et le Czar et la République  
 Sauront en se tenant la main  
 Étouffer l'hydre germanique  
 Entre la Vistule et le Rhin (19).

Au fil des mois, l'activité des diplomates se poursuit et le rapprochement franco-russe se concrétise le 18 août 1892 par la signature d'une convention militaire. Toutefois les réticences sont si vives de part et d'autre que celle-ci ne sera ratifiée par le tsar que le 27 décembre 1893 (Alexandre III voulait être assuré du concours français contre l'Autriche-Hongrie dans les Balkans) et par le gouvernement français que le 4 janvier 1894 (pour la France l'adversaire principal était l'Allemagne). Peu au fait de ces malentendus et de ces attermoissements, la population française continue à manifester un engouement extraordinaire pour les Russes qui devraient « nous rendre Strasbourg ». A Brest, à chaque escale de navires, c'est la même euphorie (corvette *Selatch* et torpilleurs en novembre 1892, croiseur *Général Admiral* en novembre-décembre de la même année [20]).

En 1893 une escadre impériale rend officiellement à la France la visite de Cronstadt. Cet échange était vivement attendu par l'opinion publique. Sa signification est clairement expliquée par Marc Landry dans *Le Moniteur de la flotte* du 9 septembre 1893 : « Il faut que la signification de nos cris d'allégresse soit claire pour tous. Il faut que nous fassions sentir à l'Europe que le séjour de navires russes sur une rade française nous apporte la réalisation de notre plus chère espérance, celle d'une entente définitive avec la grande nation qui nous a offert son amitié. Il faut que nous fassions sentir qu'en face de la Triplice si hautaine, si désireuse de nous humilier et de nous faire éprouver, même après 23 ans, le poids de la défaite, il y a l'union de deux pays conscients de leur force, ayant foi dans la valeur de leur flotte et de leur armée ».

(19) Arch. mun. Brest, 1 I 4 9.

(20) *Le Moniteur de la flotte*, 5, 12, et 26 novembre ; 3 et 7 décembre 1892.

Brest sollicite en vain la faveur de recevoir l'escadre russe : c'est Toulon qui est choisie. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la ville commanda à un peintre de marine suédois, Johansen, un tableau représentant l'entrée de l'escadre russe à Toulon. Ce jour-là, le 13 octobre 1893, tous les bâtiments publics, tous les navires du port de Brest arborèrent les pavillons français et russes. En outre, la municipalité s'associa avec celle de Rochefort pour offrir un cadeau à l'amiral russe Avellan, futur ministre de la marine. Le choix se porta sur un bronze de Michel, *L'Aurore*, que les deux maires allèrent offrir à l'amiral au cours d'une audience à Paris le 22 octobre (21).

Et les escales de navires russes se poursuivent permettant aux Brestoises de manifester leur amitié aux équipages.

Le 23 septembre 1894, la canonnière cuirassée *Otvajny* et les torpilleurs *Revel* et *Borgo* vinrent s'amarrer au premier bassin du port de commerce. Partis de Cronstadt un mois plus tôt, ils rejoignaient l'escadre russe de la Méditerranée. Leur escale à Brest devait permettre aux torpilleurs de réparer de légères avaries de machine. Monté à bord de l'*Otvajny*, lancé en 1892, un journaliste peut en admirer l'intérieur, « très confortable ; partout la lumière électrique est diffusée à profusion. Dans la batterie, sur l'avant, se trouve la chapelle. En face des saintes images brûle une fort belle lampe et un matelot, l'arme au pied, monte la garde » (22). Le 25 septembre, ce fut au tour du yacht *Svetlana* de s'amarrer au cinquième bassin. Venant de Saint-Pétersbourg, il se rendait à Kircham dans la mer Noire où le gouvernement russe avait entrepris d'importants travaux de défense et s'arrêtait à Brest pour faire du charbon. Une foule de curieux s'était portée sur les quais. Le soir un grand dîner fut offert aux officiers russes à bord du *Suffren* par l'amiral Brown de Colstoun, commandant en chef l'escadre du Nord. Lors d'un punch, un des officiers porta un toast à la France « première nation du monde et la plus hospitalière » (23).

Au début du mois d'octobre le *Borgo* et le *Revel* furent livrés aux ouvriers des constructions navales. A la fin du mois, les réparations et les essais terminés, les trois navires furent bloqués à Brest par les intempéries. Ils y étaient encore quand parvint la nouvelle de la mort du tsar Alexandre III, décédé le 1<sup>er</sup> novembre 1894. Aussitôt la ville « qui a su montrer d'une façon inoubliable ses sympathies pour le peuple russe, a revêtu une physionomie de deuil ».

(21) Délibérations du conseil municipal des 11 octobre et 3 novembre 1893 et Arch. mun. Brest, 1149.

(22) *La Dépêche de Brest*, 24, 25, 26 octobre, 2, 4, 7 novembre 1894.

(23) *Le Moniteur*..., 6 octobre 1894.

A bord de l'*Otvajny* eut lieu la prestation du serment au nouveau tsar Nicolas II. « Cette cérémonie a été des plus émouvantes. Une réelle tristesse était peinte sur le visage des hommes et des officiers » commente *La Dépêche* (24). Serment et prières impressionnèrent vivement les témoins français. Le conseil municipal réuni en hâte adopta le texte d'une adresse transmise à l'ambassade de Russie et envoya, comme soixante-dix-neuf villes de France, une couronne pour les obsèques. Le conseil municipal de Lambézellec leva sa séance du 18 novembre en signe de deuil (25). Monseigneur Roull, curé de Saint-Louis, célébra une messe le 19 novembre, jour des obsèques. Les trois navires avaient quitté Brest le 6 novembre 1894.

Le 4 août 1895 eut lieu à Argenton l'inauguration et le lancement du nouveau canot de sauvetage *Marie-Russe*, installé par la Société de secours aux naufragés, grâce au don d'une dame russe. Le parrain en fut Victor Marzin, la marraine Gabrielle de Kerros, fille du consul de Russie à Brest (26).

En septembre de la même année une mission russe vint visiter l'arsenal et en novembre eut lieu l'escale de la division navale de l'amiral Kalogueras, composée de deux croiseurs, *le Rurick* et *le Dmitri-Donskoï* (27). Les fêtes données en leur honneur du 27 novembre au 1<sup>er</sup> décembre ne sont pas sans rappeler celles de 1891. Punchs, dîners, réceptions diverses en ville et à bord des navires où le champagne coule à flots, soirée théâtrale de gala (la gracieuse danseuse Mlle Violet se surpassa dans le rôle de Galathée de Massé...), discours innombrables exaltant l'alliance entre les deux pays, bals, tout fut orchestré de main de maître par les autorités et les habitants toujours aussi enthousiastes. Quelques officiers russes, désireux de découvrir la région poussèrent inopinément jusqu'à Saint-Renan où ils achetèrent en guise de souvenirs un grand nombre de petits sabots. L'amiral Kalogueras ayant émis le vœu d'avoir un portrait du président Félix Faure, la municipalité s'empressa de faire venir de Paris une photographie de Nadar de 1,20 m de

(24) *La Dépêche de Brest*, 2-3 novembre 1894.

(25) Arch. mun. Brest, fonds de Lambézellec, délibération du conseil municipal, 18 novembre 1894 : « Depuis notre dernière session, un immense malheur a frappé la Russie et par contrecoup notre chère France. Le tzar, l'arbitre de la paix de l'Europe, notre allié dévoué, notre loyal ami, n'est plus... La Russie pleure son père et son souverain disparu et il nous semble, Messieurs, que nous devons à notre première réunion depuis ce triste événement, un souvenir et des regrets à celui qui n'est plus, à celui qui nous sauva peut-être d'une seconde invasion allemande. Je vous propose donc, au nom de la municipalité de la commune de Lambézellec, de lever la séance en signe de deuil profond ».

(26) *Le Moniteur...*, 10 août 1895.

(27) *La Dépêche de Brest*, 26, 27, 28, 29, 30 novembre et du 1<sup>er</sup> au 18 décembre 1895.

haut sur 0,96 m de large encadrée de noyer, moyennant 406 francs. Le coût total des réceptions municipales s'éleva à 11 500 francs. Le 1<sup>er</sup> décembre, à peine les deux croiseurs partis, arrive la canonnière *Groziastchy*, retardée par des avaries d'hélice, et les festivités recommencent tant chez les marins que chez les civils jusqu'au 18 décembre...

En 1896 les liens ne se distendent pas. A l'occasion du couronnement de Nicolas II (21 mai), le conseil municipal de Brest envoie une adresse de félicitations et celui de Lambézellec marque son attachement par une proclamation (28). Toutefois, le principal événement de l'année demeure la venue du tsar en France, via Cherbourg, du 5 au 14 octobre (29). L'escale du navire-école des officiers-mariniers russes, le *Vestnick* permet à Brest de participer à la fête nationale (15-21 octobre) (30). Un croiseur et deux torpilleurs fêtent le Nouvel An russe dans le port (31).

En août 1897, c'est au tour de Félix Faure de rendre visite à Nicolas II. Au cours de cette visite, l'alliance franco-russe est officiellement proclamée et Brest s'attribue un rôle dans sa genèse, comme en témoigne une délibération du conseil municipal :

« Ce n'est pas sans une émotion aussi profonde que légitime que Brest a appris la proclamation de l'alliance de la Russie avec la France, lors de la réception en Russie de M. Félix Faure, président de la République.

N'est-ce pas en effet à Brest qu'en octobre 1891, au lendemain de la visite à Cronstadt de notre flotte, commandée par l'amiral Gervais, que la ville de Brest, dans un sentiment aussi spontané qu'enthousiaste, fêtait une escadrille russe et l'escadre de l'amiral Gervais réunies sur notre rade ?

N'est-ce pas aussi alors que, dans un banquet populaire, le commandant d'un des vaisseaux russes, le capitaine Birileff, aujourd'hui amiral, recevait le titre de citoyen d'honneur de la ville de Brest, tout comme six années plus tard, l'amiral Gervais vient de se voir proclamé bourgeois d'honneur de la ville de Cronstadt ?

Nous pouvons dire avec fierté que c'est bien dans notre patriotique

(28) Délibérations des 27 mai 1896 (Brest) et 12 juin 1896 (Lambézellec).

(29) Le conseil municipal envoie une adresse à l'ambassadeur de Russie pour offrir ses hommages au couple princier (délibération du 18 septembre 1896).

(30) *La Dépêche de Brest*, 16-22 octobre 1896.

(31) *Le Moniteur...*, 16 janvier 1897.

cité que se sont soudés les premiers anneaux de notre alliance avec la Russie » (32).

En mai 1898, le *Général Admiral* fait une courte escale à Brest. En septembre, c'est au tour du *Djighite* qui demeure un mois à quai (33).

En octobre 1899, quatre navires russes séjournent dans le port : le croiseur *Duc d'Edimbourg*, navire-école des gabiers, reste trois semaines du 3 au 23, la canonnière *Krabry* du 5 au 10, l'avisotorpilleur *Abrek* du 8 au 17, le croiseur *Djighite*, commandé par le comte Tolstoï, du 13 octobre au 9 novembre (34). Ce dernier entra d'ailleurs en collision avec le *Bruix* lors de son arrivée en rade. Un grand bal est donné à bord du *Duc d'Edimbourg* dont les musiciens offrent également un concert sur le Champ de Bataille, très apprécié par une foule immense. Au programme, il y eut Glinka et Tchaïchovsky. La musique de la flotte dirigée par Farigoul avait aussi préparé un programme de circonstance alliant Glinka et Tchaïchovsky ! A l'issue de ces heures musicales, un vin d'honneur réunit les deux musiques à la Brasserie de la Marine. Ce fut « un délire indescriptible » note *La Dépêche* (20 octobre 1899). Les réceptions habituelles se succèdent, mais, comparé aux fastes d'antan, l'ensemble demeure modeste aux yeux du maire.

En octobre 1900, le *Djighite* passe de nouveau un mois à Brest (35), remplacé en novembre par le *Sevastopol*. L'alliance franco-russe subit pourtant quelques vicissitudes, notamment lors de l'affaire de Fachoda, et une nouvelle venue du tsar en France doit lui redonner de la vigueur (36). Invité par le président Loubet, Nicolas II vient se faire acclamer par les Français du 18 au 25 septembre 1901. Bien qu'il ait débarqué à Dunkerque, Brest profite de la présence sur rade des croiseurs *Ienisseï* et *Kreiser* pour manifester son attachement à la marine russe. Un dîner de cent couverts est offert à l'hôtel de ville le 19, tandis que les équipages sont invités à deux banquets au Treillis vert et à la Glacière (37).

(32) Délibération du 17 septembre 1897. La municipalité de Saint-Pierre-Quilbignon, commune voisine, adresse un télégramme au président de la République pour exprimer sa « vive satisfaction pour l'alliance franco-russe contractée dans un but de paix et d'humanité ». (28 août 1897).

(33) *La Dépêche de Brest*, 16-22 septembre 1898.

(34) *Ibid.*, 4 octobre-10 novembre 1899.

(35) *Ibid.* et *Le Moniteur...*, 20-27 octobre et 17-24 novembre 1900.

(36) « Cette alliance n'a peut-être pas répondu aux enthousiasmes de la première heure, mais elle a eu ce résultat de constituer un contrepoids nécessaire à la Triple qui, depuis, a perdu tout caractère menaçant », *Le Finistère*, 28 août 1900.

(37) *La Dépêche de Brest*, 18-20 septembre 1901. *Le Moniteur...*, 21 et 28 septembre 1901. Délibération du conseil municipal du 18 novembre 1901.

En 1902, Brest vit de nouvelles heures de gloire : Émile Loubet s'embarque à son tour pour la Russie et choisit Brest pour quitter la France. Dans le port on transforme le *Montcalm* pour loger le président pendant sa traversée jusqu'à Cronstadt. Le jardin botanique fait expédier à bord cent espèces de plantes exotiques pour orner les appartements et la salle à manger. Un jardinier, Pont, est chargé de soigner les plantes pendant la traversée (38) ! Émile Loubet, arrivé à Brest le 14 mai, put goûter le charme d'une visite officielle pluvieuse mais enthousiaste. Théodore Botrel lui remit un sonnet et un bouquet de bruyère pour l'impératrice dont c'était la fleur préférée (39). Le président partit le jour même pour Cronstadt d'où il revint par Dunkerque.

Parmi les cadeaux offerts par Nicolas II à la France se trouvait une magnifique coupe. « En remettant cet objet d'art à l'amiral Roustan (40), l'empereur lui a dit que c'était là un don pour la marine française, mais qu'il voudrait que cette coupe restât à demeure à la préfecture maritime de Brest. Je désire, a ajouté le souverain, que cette coupe serve pour la première fois, le jour où un de mes navires viendra à Brest et où mes officiers seront reçus par leurs camarades de France. Je désire en outre qu'elle ne serve que dans les fêtes franco-russes » (41). Le motif figurant sur cette coupe à faire le punch était hautement symbolique : on y voyait un géant moscovite terrassant une hydre à trois têtes...

L'occasion de l'utiliser ne se fit pas attendre. C'est aux croiseurs *Novik* et *Duc d'Edimbourg* présents sur rade en octobre 1902 que cet honneur échet. L'amiral Roustan offrit un grand dîner le 14. A 22 h 30, le moment solennel arrive : on dévoile la coupe, l'amiral s'avance et sert du punch à une dame. On boit à la santé de la Russie. Pendant une

(38) *Le Moniteur...*, 17 mai 1902.

(39) « La falaise bretonne est rude et solennelle  
Hormis quand la bruyère en fleurit le contour.  
Le cœur de nos marins est farouche comme elle  
Hormis quand y fleurit la douce fleur d'amour.  
Aussi quand la patrie au devoir les appelle  
Ces enfants orgueilleux et soumis tour à tour  
Pour en parer leur « Douce » en coiffe de dentelle  
Vont-ils cueillir la fleur qui parle de retour.  
Or cette fleur aimée au vieux pays breton,  
L'impératrice l'aime également, dit-on.  
Sire, voilà pourquoi, loin des côtes françaises,  
Les gros vaisseaux montés par les gâs de chez nous  
Emportent dans leurs flancs ces fleurs de la falaise  
Pour en fleurir le cœur de votre « Douce » à vous ».

(40) Préfet maritime à Brest.

(41) *Le Moniteur...*, 7 juin 1902.

quinzaine de jours, les fêtes se succèdent. Le sous-préfet Vierne et le maire Berger sont nommés commandeurs de l'ordre russe de Saint-Stanislas (42).

Toutefois, pour Charles Berger, le souvenir le plus marquant de son mandat devait être sans conteste le voyage qu'il fit à Saint-Petersbourg, du 29 mai au 6 juin 1903, à l'occasion du bicentenaire de la fondation de la ville. Le compte-rendu qu'il en a laissé est du plus grand intérêt. Il eut l'immense privilège d'une entrevue avec le tsar et la tsarine. « L'empereur fut charmant, note-t-il, il s'exprima en français très lentement ; il me dit qu'il savait quel chaleureux accueil l'on faisait à Brest à ses marins, etc. » Exténué après un voyage de cinquante-deux heures en train, mais heureux, le maire de Brest avait ajouté sa pierre à l'alliance franco-russe (43).

Les années suivantes sont marquées par la complexité des affaires internationales, dont la guerre russo-japonnaise (1904-1905) qui s'achève à Tsouchima par l'écrasement de la marine russe et la signature de la Triple Entente entre Russie, France et Angleterre le 31 août 1907. navires russes viennent régulièrement faire escale à Brest (44), mais la flotte russe reste surtout concentrée en Méditerranée, favorisant davantage Toulon. En 1909, le président de la République, Fallières, rencontre le tsar à Revel. Le conseil municipal fait des démarches pour que la visite en retour de Nicolas II ait lieu à Brest : c'est Cherbourg qui est choisi en raison de sa proximité avec l'Angleterre, but du voyage impérial. En août 1912, c'est au tour de Raymond Poincaré, président du Conseil, de faire le voyage de Russie. Il en rapporte une convention militaire destinée à compléter le traité d'alliance, dans un contexte de « paix armée », les affaires balkaniques devenant de plus en plus explosives.

En 1913, Brest assiste au bouquet final des grandes heures franco-russes. La ville est honorée de la visite de l'escadre de la Baltique placée sous les ordres de l'amiral Essen soit 5 croiseurs, 4 cuirassés, 4 torpilleurs et un transport. Lors de son arrivée, le 20 septembre, l'escadre française de l'amiral de Marolles est sur rade. Il y a longtemps que les habitants n'avaient vu autant de navires de guerre dans le port. De Morgat, l'aviateur Poirée qui a pris à son bord le poète Saint-Pol-Roux, vient dans son farman *La Victoire* saluer les escadres. A Brest se déroule alors

(42) *La Dépêche de Brest*, octobre 1902. *Le Moniteur...*, 11 et 18 octobre, 1<sup>er</sup> novembre 1902.

(43) Délibération du conseil municipal, 26 juin 1903. Voir *infra*.

(44) Le *Duc d'Edimbourg* en octobre 1905, le *Cesarevitch* en février 1906, la division navale du contre-amiral Bostroem et le *Duc d'Edimbourg* en novembre 1906, la division navale du contre amiral Eberhart en novembre 1907, les canonnières *Koretz* et *Giliac* en novembre 1908 (*Le Moniteur de la flotte*).

la grande exposition de la France de l'Ouest qui sert de cadre à une partie des réceptions : les officiers russes sont promenés du Palais du Commerce au Palais des Beaux-Arts. Au kiosque à musique, ils écoutent religieusement la cantate « Les cols bleus » composée pour la circonstance par Saint-Pol-Roux et Edouard Ben ; au music-hall les « Folies brestoises », un programme de gala leur offre les danses des *Merry girls*, un film Gaumont, *La chanson de la mer*, des duettistes de l'Alhambra de Paris et des exercices de gymnastique. La journée s'achève par un lunch et une fête de nuit. Le lendemain, ce ne sont que déjeuners et banquets à bord des navires auxquels succède un bal donné à l'hôtel Continental par M. de La Ménardière, consul de Russie. En ville, on fraternise, la Russie est omniprésente, *La Dépêche* publie *Rouletabille chez le tsar...* (45).

Le 24, pour remercier ses hôtes, l'amiral Essen donne une réception à bord du *Rurik*. Plus de 400 personnes s'y pressent : valse, bostons et quadrilles russes animent la fête... Le pope de la division navale et une délégation de marins russes se rendent sur les tombes de leurs compatriotes inhumés dans le cimetière de Brest. Le 25 septembre, la division navale lève l'ancre.

Après cela, les événements se précipitent. Le 28 juin 1914 a lieu l'attentat de Sarajevo. Le président Poincaré effectue une dernière visite à Saint-Petersbourg. Juste après son départ pour la France, le 23 juillet, l'Autriche-Hongrie adresse son ultimatum à la Serbie. On connaît la suite... Brest va de nouveau recevoir des marins russes, mais cette fois ce sera la guerre... et une autre histoire (46).

Le mot de la fin appartient au commandant de Birilleff : « Les Brestois sont des hôtes merveilleux » écrivait-il en 1891. Puissent ces paroles clore cette page oubliée de l'histoire brestoise.

Annie HENWOOD

Conservateur des Archives de la ville de Brest

(45) *La Dépêche de Brest*, 21 et 26 septembre 1913.

(46) En 1915 est constitué à Brest un organisme interallié, la Mission russe, chargé de pourvoir partiellement à l'approvisionnement des armées du tsar par les ports de Mourmansk et d'Arkangelsk sur la mer Blanche. Peu après la création de cette ligne, plusieurs navires revenant à Brest y débarquèrent des régiments russes qui combattirent aux côtés des alliés. Cf. LA MENARDIERE, « *Brest et l'ancienne Russie* » dans *Cahiers de l'Iroise*, 1963, p. 92-94.

## ANNEXE

**Récit du voyage en Russie de Charles Berger, maire de Brest, en mai-juin 1903**

« Le conseil municipal m'avait désigné pour représenter la ville de Brest aux fêtes de Saint-Petersbourg (...). Nous arrivons à Saint-Petersbourg le 29 mai à 3 heures 45. Je dois vous dire qu'à la gare russe de Wirballen a lieu la visite de la douane et que cette visite est des plus sérieuses. On ne laisse pénétrer en Russie aucun journal ni aucun livre qui n'ait été soumis à la censure. On vous rend vos livres, il est vrai, deux ou trois jours après si on n'y a rien trouvé de suspect.

Nous avons montré nos lettres d'invitation et immédiatement les douaniers se sont montrés aimables. Nos bagages ont été mis en réserve et on nous a traités avec toutes sortes d'égards. Je dois constater qu'il en a été ainsi d'ailleurs sur tout le territoire russe et que dès que nous avons décliné notre qualité de Français nous recevions l'accueil le plus charmant et le plus enthousiaste.

A Saint-Petersbourg nous trouvons à la gare un attaché de l'ambassade de France qui nous fit de la part de l'ambassadeur une invitation à dîner pour le lundi suivant. Il y avait, en outre, un délégué de la municipalité pétersbourgeoise qui s'est montré fort aimable ; c'est lui qui a pris soin de nos bagages, puis il nous a accompagnés jusqu'à l'Hôtel de France où des chambres nous avaient été réservées.

L'hospitalité qui nous a été offerte par cette municipalité a été des plus larges. Le délégué ne nous a pas quittés, les chambres nous ont été offertes, un landau a été mis constamment, de jour et de nuit, à notre disposition.

Dès notre arrivée nous sommes allés rendre visite au maire de Saint-Petersbourg, mais nous ne l'avons rencontré ni à la mairie ni chez lui.

Nous ne sommes pas arrivés pour le commencement des fêtes qui avaient été ouvertes le matin par l'inauguration du Pont Troïsky dont Félix Faure avait posé la première pierre. Nous n'avons pas beaucoup regretté de n'avoir pu assister à cette cérémonie qui, paraît-il, fut superbe. Mais elle a duré fort longtemps, la chaleur était intense et la présence de l'Empereur obligeait les assistants à se tenir la tête découverte, si bien que l'un des délégués parisiens tomba malade et ne put se remettre durant tout son séjour en Russie ; il put tout juste reprendre le train avec ses collègues. Quant au Pont Troïsky il est superbe et j'ai ressenti une véritable satisfaction patriotique en apprenant qu'il avait été construit par des Français (Compagnie des Batignolles) ; je rencontrai là un brestois, M. Le Goff, dont le père avait été employé à l'architecture à Brest.

Le soir à 7 heures, à la Douma (Hôtel de Ville), il y avait une fête ; le maire de Saint-Petersbourg recevait les diverses délégations. Le maire de Dunkerque, qui était arrivé quelques jours avant nous, fut chargé de prendre la parole au nom des maires de province. La salle dans laquelle nous fûmes reçus était énorme et remplie d'officiers et de fonctionnaires, plus aimables les uns que les autres, qui nous traduisaient les paroles échangées entre le maire de Saint-Petersbourg et les différents délégués. Détail à noter : le maire de Bukarest s'exprime en français. L'enthousiasme fut indescriptible lorsque les délégués de la Ville de Paris et le maire de Dunkerque prirent la parole ; les cris de Vive la France ! se firent entendre de toute part et les applaudissements retentirent pendant longtemps.

Le samedi 30 mai il y avait, comme fête, la pose de la première pierre d'une école, à onze heures du matin, mais nous ne pûmes assister à cette cérémonie, car nous devons, à la même heure, rendre visite à l'ambassadeur qui nous reçut de la façon la plus charmante et nous renouvela son invitation à dîner pour le lendemain.

Nous lui exprimons notre grand désir de voir l'Empereur, mais il nous exposa les difficultés que l'on rencontrerait pour cela et le temps qu'il nous faudrait passer à Saint-Pétersbourg.

L'après-midi nous visitons la ville, les monuments et les églises et il est impossible de se faire une idée de la richesse de ces églises quand on ne les a pas vues. Les iconostases ou images de saints sont dans des cadres en or ou en argent doré ; le tout est massif. La cathédrale Saint-Isaac est la plus grande, celle de Notre-Dame de Kasan la plus vieille et peut-être la plus riche. Quelques icônes de Notre-Dame de Kasan sont garnies de diamants d'une valeur considérable.

Le soir à 8 heures, banquet de 12 à 1500 couverts servi par un français dans une énorme salle de l'école des Cadets. Il n'y eut que quelques toasts mais comme on s'exprimait en russe je n'y ai rien compris, d'ailleurs le bruit étouffait sensiblement les paroles prononcées. La décoration de la salle était superbe, l'éclairage à l'électricité des plus brillants. Pendant toute la durée du banquet la musique du régiment de Préobajenski jouait divers airs et notamment l'hymne russe et la Marseillaise. Là encore les Français reçurent les plus grandes marques de sympathie et tous ceux, généraux, officiers et fonctionnaires qui étaient chevaliers de la Légion d'honneur ne manquaient pas de nous faire remarquer leur décoration. Notre concitoyen l'amiral Birileff se trouvait à ce banquet, mais il y avait une telle foule que, malgré tous mes efforts, je ne pus le rencontrer.

Après le banquet nous assistons, dans une salle voisine, à la remise, par le maire de Saint-Pétersbourg, d'un objet d'art aux colonels commandant les régiments portant les mêmes numéros que ceux qui étaient avec Pierre-le-Grand au moment de la fondation de la ville.

A minuit, la fête était terminée, et nous partîmes nous promener ; il est vrai qu'à Saint-Pétersbourg il fait jour presque toute la nuit ; on nous conduisit aux îles, c'est là que se trouvent les établissements tels que les « Folies-Bergères », les « Ambassadeurs », etc, etc. La meilleure société pétersbourgeoise se rend aux îles et les concerts ne prennent fin que vers quatre heures du matin, heure à laquelle les musiques commencent à se faire entendre dans les kiosques. C'est aussi l'heure à laquelle nous sommes rentrés.

Le dimanche 31 mai, nous avons reçu la visite du maire de Saint-Pétersbourg. C'est un homme des plus aimables, de 45 à 46 ans ; il nous dit encore qu'il regrettait vivement de ne pas s'être trouvé chez lui lors de la visite que nous lui avons faite, puis il a ajouté que la municipalité pétersbourgeoise faisait de son mieux pour nous recevoir et que si, par hasard, il nous manquait quelque chose, il nous priait de l'excuser, n'étant pas très habitué aux mœurs occidentales, mais qu'enfin il nous recevait de tout cœur. Il nous a dit que l'Hôtel de France dans lequel nous étions ne réunissait pas tout le confort moderne de certains autres hôtels de la ville mais il a pensé nous faire plaisir en nous indiquant l'Hôtel de France de préférence à un autre à cause du nom même de cet hôtel. Par ce simple fait vous pourrez juger de la délicatesse de cet homme qui avait reçu, de l'Empereur, le titre d'Excellence, la veille. Nous lui avons adressé à ce sujet nos félicitations, ce dont il a paru extrêmement flatté.

Cette visite a pris fin et nous nous sommes rendus dans quelques églises pour assister à diverses cérémonies religieuses et nous sommes frappés de l'harmonie des chœurs qui sont réellement superbes et tels que je n'en avais jamais entendu, même à Paris.

Dans notre matinée nous avons encore pu assister à la revue de troupes d'infanterie avec défilé devant l'Empereur. Ce qu'il y avait de plus curieux dans cette revue, c'est que l'on a conservé à quelques soldats les costumes que portaient les militaires de ces régiments au temps de Pierre-le-Grand.

Dans l'après-midi il y avait concert au Conservatoire et régates sur la Néva. Sur le conseil du maire et en raison de la température élevée nous nous sommes rendus aux régates. Ce fut une promenade charmante, environ une heure de voiture, au milieu d'un nombreux public et je dois constater combien les cochers sont silencieux et combien la police est bien faite. Quant aux rives de la Néva, elles sont aussi jolies l'une que l'autre et rappellent un peu celles de la Gironde, à la hauteur de Bordeaux. Les régates par elles-mêmes étaient peu intéressantes, mais nous avons retrouvé là plusieurs personnes de connaissance et nous avons pu voir de près la population de Saint-Petersbourg. Nous avons été photographiés par un général qui nous a très aimablement donné ces photographies.

Le soir au théâtre, représentation de gala : *La vie pour le Tsar*, opéra russe en quatre actes de Glinka. La salle était superbement décorée, d'excellentes places nous avaient été réservées, mais je vous avouerai cependant que, malgré l'orchestre qui était excellent, la pièce m'a paru un peu longue. Entendre, en effet, quatre actes joués en russe quand on ne comprend pas cette langue, ferait trouver longues les meilleures pièces. Vous vous rendez facilement compte de ce que cela peut-être.

Le lundi 1<sup>er</sup> juin, par autorisation spéciale, nous fûmes admis à visiter le palais d'hiver de l'Empereur et le musée de l'Ermitage. Que dirais-je de cette visite ? Le palais d'hiver est immense, les salles y sont splendides ; le musée de l'Ermitage est un des plus beaux du monde ; il y a là une salle dite de Rembrandt et une consacrée à Pierre-le-Grand. Mais pour visiter pareilles choses il faudrait plusieurs jours et nous n'y avons passé que quelques heures.

Après cette visite un peu rapide, comme je vous l'ai dit, nous avons été reçus par le ministre de l'Intérieur. Nous étions environ une centaine de délégués. Le maire de Saint-Petersbourg nous avait priés de nous déganter de la main droite suivant le protocole. Le ministre de l'Intérieur passe devant tous les délégués et leur serre la main. Il a un mot aimable pour chacun de nous et nous prie de rester après les autres visiteurs, désirant avoir un entretien particulier avec les Français.

Je vous ai dit, Messieurs que nous étions cinq ; le maire de Toulon, celui de Compiègne, les deux adjoints de Cherbourg et moi ; j'étais le doyen d'âge et mes collègues m'avaient désigné pour prendre la parole pour nous tous. Environ dix minutes après le départ des délégués nous étions dans le cabinet du ministre de l'Intérieur qui fut avec nous d'une amabilité extrême. Je vous ai dit, tout à l'heure, que nous avions demandé à l'ambassadeur de vouloir bien nous présenter à l'Empereur et comment avait été accueillie notre demande. Devant la bienveillance qui nous était témoignée par le ministre de l'Intérieur l'idée nous vint de lui renouveler notre demande. Je lui dis donc quel grand désir nous avions de rendre visite à l'Empereur ; il s'empressa d'accueillir cette demande et nous assura qu'il ferait tous ses efforts pour que nous soyons reçus ; vous pouvez penser combien nous fûmes contents et nous nous retirons enchantés de notre visite.

A notre sortie, le maire de Saint-Petersbourg nous informe que tous les délégués seraient photographiés et nous demande si nous voulons nous joindre aux autres délégués. Nous étions trop nombreux pour être pris en une seule fois et l'on dût se diviser en trois groupes. Le maire de Saint-Petersbourg vint lui-même nous chercher et, nous prenant par la main, il nous fit placer près de lui au premier plan. Vous voyez, Messieurs, que l'amabilité du maire à notre égard ne s'est pas démentie un seul instant.

Dans l'après-midi nous avons visité la maison qui avait été habitée par Pierre-le-Grand. Là, comme au musée de l'Ermitage, sont réunis une quantité d'objets ayant appartenu à ce grand homme : ses outils de charpentier, divers objets de charpente confectionnés par lui, etc... Dans une petite salle de cette maison se trouve l'icône qui l'accompagnait toujours, et devant cette icône brûlent des milliers de bougies. La vénération que l'on professe pour Pierre-le-Grand est extraordinaire ; on recueille

avec le plus grand soin les objets lui ayant appartenu ; pas un musée qui n'ait sa salle Pierre-le-Grand ; ce nom est entouré du plus profond respect ; il en est de même pour Alexandre III.

Le soir à huit heures nous dînons à l'ambassade, nous y rencontrons les notables de Saint-Petersbourg et la colonie française, j'occupais une des places d'honneur. L'ambassadrice nous fit les honneurs de ses salons de la façon la plus gracieuse, me dit qu'elle était presque de mon pays, etc, etc. Enfin cette réception fut exquise, elle prit fin vers minuit, heure à laquelle nous partons pour faire une promenade aux îles.

Le mardi 2 juin, à neuf heures du matin, visite à l'hôpital français ; nous avons ressenti là une vive émotion patriotique. Cet hôpital-hospice est très petit, il compte environ cinquante lits pour les malades et quatre-vingts pour les enfants. Cet établissement est admirablement tenu et il y règne tout le confortable désirable. Nous avons visité les malades qui ont paru enchantés de nous voir ; nous avons causé avec chacun d'eux et plusieurs avaient les larmes aux yeux en nous parlant de la France. Mais, où nous avons été profondément émus nous-mêmes, c'est lorsque nous avons assisté à deux classes, l'une de filles, l'autre de garçons. Nous avons entendu chanter par ces enfants, dont plusieurs n'avaient jamais vu la France, des chants français — *Petit Soldat, La Marseillaise*, etc... — et il fallait voir quel cœur ils mettaient pour chanter à pleins poumons ces chants qui nous faisaient venir aussi à nous les larmes aux yeux. De quel pays es-tu ? demandai-je à l'un d'eux. Je suis né à Saint-Sauveur. Saint-Sauveur, quel département ? Je ne sais pas, Monsieur. Ce fut la sœur qui nous dit de quel pays était ce pauvre enfant. On est étonné de voir combien ces petits enfants aiment la France qu'ils ne connaissent cependant pas.

A la sortie des classes, deux petites filles de 13 à 14 ans vinrent nous demander de leur donner un jour de congé, le directeur sur notre prière accéda aussitôt à leur demande ; les enfants nous auraient presque sauté au cou. Les cris de *Vive la France !* redoublent et à notre départ ils sont rangés dans la cour et *La Marseillaise* est chantée avec une ardeur indescriptible. J'ai laissé à 300 francs en votre nom, Messieurs, 200 francs pour l'hôpital, 100 francs pour l'asile français, société de bienfaisance.

Le maire de Cherbourg en a fait autant. J'aurais voulu faire plus, mais je n'ai pas osé m'engager trop loin. Le maire de Compiègne avait reçu 2 000 francs de son conseil municipal pour faire des aumônes.

Pendant cette visite nous recevions avis que nous serions reçus le lendemain par l'Empereur au palais de Tsarkoïe-Selo. Nous nous rendîmes à l'ambassade pour prendre des instructions protocolaires au sujet de cette audience.

Dans la matinée nous avons encore visité l'église Saint-Pierre et Saint-Paul où se trouvent les tombeaux des empereurs, entre autres celui de l'empereur Alexandre III. Le maire de Compiègne dépose au nom de sa ville une couronne sur ce tombeau.

Dans l'après-midi nous nous rendons au château de Péterhoff. Nous rencontrons là une quantité d'enfants allant par bandes d'environ deux cents, précédés d'une musique. C'était une fête donnée par la municipalité qui avait obtenu l'ouverture du château pour les enfants. Ce château de Péterhoff est magnifique ; le parc, splendide, rappelle celui de Versailles. Détail curieux : presque tous les enfants, même les garçons assez âgés, sont conduits par des femmes.

Le mercredi 3 juin, les délégués des ports ont été autorisés par le général gouverneur de la forteresse Saint-Pierre-Saint-Paul à déposer une couronne sur le tombeau de l'empereur Alexandre III avec l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE  
S.M. L'EMPEREUR ALEXANDRE III  
Les villes maritimes de Brest  
Cherbourg et Toulon.

Cette couronne a été déposée à côté de celles offertes par les villes de Compiègne et de Paris.

Après déjeuner, départ pour Tsarkoïe-Selo à une heure ; nous avons environ quarante minutes de chemin de fer. Les maires de Brest, Cherbourg, Toulon, Compiègne, Dunkerque et Versailles étaient réunis pour cette audience. Au dernier moment le maire de Versailles s'est fait excuser pour cause de maladie. A la station trois voitures de la Cour nous attendaient et nous conduisent au palais. Un lunch superbe nous fut servi, puis un général nous conduit dans un salon. A deux heures trente l'Empereur et l'Impératrice arrivent ; nous étions dégantés de la main droite, suivant le cérémonial, et nous attendons que l'Empereur prenne la parole.

L'Empereur fut charmant, il s'exprima en français, très lentement ; il me dit qu'il savait quel chaleureux accueil l'on faisait à Brest à ses marins, etc, etc, et cause quelque temps avec le maire de Compiègne, ville qu'il connaissait particulièrement, puis il a un mot aimable pour chacun de nous ; je lui présente individuellement chacun des maires. L'Empereur est petit, sa physionomie très sympathique ; l'Impératrice est plus grande et très gracieuse. L'entrevue est charmante et dure quinze minutes environ. L'Impératrice nous tend la main ; or, d'après le protocole, il est d'usage de baiser la main de l'Impératrice ; je commence donc et chacun des maires en fait autant. L'Empereur et l'Impératrice se retirent. Nous avons été les seuls délégués reçus avec ceux de Paris.

Aussi, Messieurs, nous avons été flattés de cette faveur accordée aux délégations françaises et nous avons vivement remercié l'ambassadeur de la réussite de ses pressantes démarches.

Après l'audience un général est venu nous demander si nous désirions visiter le parc ou le château ; nous avons préféré visiter le parc et nous nous sommes promenés pendant une heure environ dans cet immense jardin ; puis les voitures nous ont reconduits à la gare et nous sommes rentrés à Saint-Petersbourg enchantés de notre visite.

A l'issue de l'audience nous étions invités à un déjeuner offert par les délégués parisiens aux notabilités et à la municipalité pétersbourgeoises, mais comme nous devions nous rendre à la même heure à Tsarkoïe-Selo, nous dûmes refuser l'invitation qui nous avait été gracieusement faite et nous avons exprimé tous nos regrets à la délégation de Paris.

En rentrant à Saint-Petersbourg nous avons rendu visite à toutes les autorités qui nous avaient reçus et en particulier au ministre de l'Intérieur et au maire de Saint-Petersbourg, et puisque j'avais remis 300 francs à l'hôpital français, je crus devoir remettre pareille somme au maire pour les pauvres de la ville, en spécifiant toutefois qu'ils étaient particulièrement destinés à un asile russe placé sous le patronage de Félix Faure.

Le voyage officiel était terminé, mais le maire de Saint-Petersbourg et l'ambassadeur nous avaient engagés à ne pas quitter la Russie sans visiter Moscou. Nous partons donc pour cette ville le jeudi et nous y séjournons le vendredi, le samedi et une partie du dimanche.

Moscou est la ville russe par excellence, très ancienne et très intéressante ; elle offre un aspect particulier avec ses quatre cents et quelques églises aux dômes en cuivre qui paraissent dorés. A Saint-Petersbourg, la couleur chocolat est dominante ; à Moscou presque toutes les maisons sont peintes en vert. Là comme ailleurs, il suffit de faire savoir que nous sommes français pour rencontrer les plus grandes complaisances.

Nous désirions visiter le Kremlin qui est tout un monde comprenant des forteresses, palais, musées, couvents, églises, casernes ; nous avons pour guide un jeune

russe parlant français et archéologue distingué. Toutes les portes nous furent ouvertes et c'est ainsi qu'en montant dans une des tours nous avons pu admirer un panorama splendide. Nous avons visité l'église où a eu lieu le couronnement du tsar, l'arsenal, qui contient environ 400 canons français provenant de la campagne de 1812 et je dois dire qu'en voyant ces canons je n'ai pas eu la pénible impression que j'avais ressentie à Berlin devant les trois canons dont je vous ai déjà parlé.

Le lendemain, samedi, nous avons visité le couvent de la Trinité-Troïska, toujours accompagnés de notre jeune russe. C'est un lieu de pèlerinage très renommé et fréquenté par de nombreux pèlerins qui avaient fait à pied 30 à 40 lieues portant leur bagage sur leur dos.

A Moscou nous avons été reçus par la colonie française de la façon la plus gracieuse et nous avons visité avec le plus grand plaisir une fabrique de soieries, dirigée par un français, qui occupe plus de 4 000 ouvriers, sans compter les ingénieurs et le personnel mécanicien.

Revenus à Saint-Petersbourg le dimanche vers onze heures, nous nous rendons à la Maison du Peuple. C'est un parc immense ; on y trouve des musiciens, des acrobates, un restaurant dans lequel on mange à très bon marché, mais il n'y a pas de liqueurs fortes ; d'ailleurs, en Russie, on ne trouve pas de cafés comme en France, on mange beaucoup, on mange partout, mais pour boire on ne trouve guère que du thé. Cependant les habitants boivent autant qu'ils mangent, mais ils boivent je ne sais où.

Enfin nous quittons Saint-Petersbourg pour rentrer directement à Paris ; c'est le plus grand tort que nous avons eu. Nous aurions dû nous arrêter en chemin car nous sommes arrivés à Paris, après cinquante-deux-heures de chemin de fer, rompus. Je dus y rester deux jours pour me délasser un peu...

(Délibération du Conseil municipal, 26 juin 1903)

### RÉSUMÉ

Comme port militaire Brest reçut de nombreux navires russes à partir de 1875. En raison du contexte international, ces visites prirent un caractère symbolique. Dès le début, les Brestois se montrèrent les chauds partisans d'une alliance franco-russe et, à chaque escale, accueillirent les marins russes avec un enthousiasme qui culmina en 1891, année où les fêtes durèrent dix jours. L'attachement de la population à la Russie ne se démentit pas et se manifesta en toutes occasions. A défaut d'être choisie par le tsar comme port de débarquement, la ville s'enorgueillit en 1902 de voir embarquer le président Loubet à destination de Cronstadt. En 1903 le maire séjourna à Saint-Petersbourg et, en 1913, les dernières fêtes franco-russes se déroulèrent à Brest. Cette contribution, volontairement anecdotique, a pour but de faire revivre des épisodes presque oubliés de l'histoire locale.